

DOCUMENTS HISTORIQUES

Qu'advient-il de la race Canadienne-française en ce XXe siècle ? Restera-t-elle unie, forte, homogène, ou se fondra-t-elle dans le pan-américanisme ?

ALBERT FERLAND, ARTISTE, POÈTE ET SECRÉTAIRE DE L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

Mon cher confrère,

Vous me demandez par lettre ce qu'il adviendra de mon pays et de la race canadienne-française en ce XXe siècle. Devant cette grosse question, posée tout aussi simplement qu'on interrogeait autrefois l'oracle de Delphes, j'avoue que je suis tenté de poser en prophète, et quand je songe que depuis Homère tous les poètes, mes frères en Apollon, se disent inspirés après une simple invocation, je ne vois pas pourquoi j'hésiterais pour m'attribuer la prescience de la Pythonisse antique. Je monte donc, si vous me le permettez, sur le trépied des augures et, solennel comme une sibylle, je prophétise, oui je prophétise, écoutez.

Le peuple canadien-français est jeune : sa vitalité étonnera la France, mère auguste dont il est né. Uni et plein de force il s'accroîtra incessamment jusqu'à la fin de ce siècle. Les mères canadiennes futures ne seront pas moins fières que les nôtres d'être les dépositaires du sang valeureux des marins hardis et croyants qui, partis des rives françaises à la découverte de terres nouvelles, les premiers, heureux conquistadors, foulèrent le sol vierge et grandiose de notre pays.

Le premier quart du siècle verra s'éteindre le parti conservateur et le parti libéral. Anglais et Canadiens-français se disputeront ardemment les rênes de l'Etat. Les Canadiens seront victorieux. Devenus les maîtres, ils seront hantés du beau rêve de l'indépendance, rêve qui ne pourra pas se réaliser avant la première moitié du siècle. L'Angleterre... chut !... Rien n'apparaît plus à mon œil intérieur. Le destin referme son livre et moi je clos ma lettre me souvenant de ces vers de Corneille :

" Un oracle jamais ne se laisse comprendre,
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre."

A.-M.-J. DENAULT, PUBLICISTE, SECRÉTAIRE DE L'U. F.-C. ET ANCIEN RÉDACTEUR DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mon cher directeur,

Tu viens de mettre soudain mon patriotisme militant—je ne me reconnais aucun autre titre à cette attention de ta part—en présence d'un bien gros problème, dont mes pressantes occupations ne me permettent point de fournir la solution motivée que j'aimerais. Le délai est si court.

Toutefois, je veux profiter de l'occasion pour enregistrer ici, au moins sommairement, ma profession de foi. Libre à toi de n'y accorder que le peu d'importance qu'elle mérite.

Tu sais déjà tout cela, toi, mon vieux camarade de deux lustres passés, mais je le redirai pour tes intelligents lecteurs, si tu le juges à propos.

Je suis un adepte convaincu de l'idée française en ce pays, avec toute la discrétion que nous impose notre situation politique. Je crois à la survivance de la race française en Amérique, à travers le XXe siècle et les siècles à venir. Je crois à la permanence de notre nationalité, de plus en plus unie, de plus en plus forte, de plus en plus homogène, à mesure qu'elle se verra davantage battue en brèche par toutes les jalousies des éléments étrangers et hostiles.

Je n'appréhende pas plus que de raison les dangers incontestables de la fusion, dans le creuset du pan-américanisme, de toutes les nationalités transplantées sur le sol du Nouveau-Monde. Quelque modification qui puisse survenir dans notre condition politique, je me complais dans la certitude qu'il sortira du monstrueux alambic qu'est le pan-américanisme au moins un produit épuré et de nature à narguer les outrages du temps : et ce produit, ce sera une nationalité franco-américaine homogène, puissante, vivace.

Ce n'est pas en vain que la Providence aura voulu greffer un rameau plein de sève du vieux chêne celtique au vigoureux érable des rives du Saint-Laurent ; qu'elle aura béni la croissance de cet arbre rajeuni et lui aura fait atteindre, en dépit des orages violents et nombreux, un développement admirable.

Ce n'est point, après trois siècles bientôt d'héroïque histoire, pour aboutir à un fiasco pitoyable que nous aurions grandi sans cesse sous le regard bienveillant du Dieu qui donna en héritage à nos nobles aïeux, les colons normands, picards et bretons, l'un des plus beaux coins du monde, et malgré les efforts acharnés de nos irréconciliables rivaux.

Ce ne peut être sans un dessein bien arrêté de sa clairvoyance et de sa miséricorde que le ciel chargea nos pères d'implanter, dans les "arpents de neige" dont se moquait le cynique Voltaire, les traditions avec la foi, l'esprit civilisateur et apostolique du peuple le plus chevaleresque de l'univers, et qui leur donna toujours la force et les moyens de maintenir ce dépôt sacré envers et contre tous.

Non, le XXe siècle ne verra pas la fin de ce pacte d'alliance de notre nationalité catholique et française avec le Dieu de sa croyance. Il ne verra pas l'interruption du rôle honorable et bienfaisant qui nous fut assigné dans les conseils providentiels. Au contraire, il en devra contempler l'épanouissement de plus en plus complet.

Nous avons les promesses de l'avenir, appuyées sur les garanties du passé. Nous n'avons qu'à savoir nous en montrer dignes et la jeune Amérique, comme l'antique Europe, finira par se convaincre que le poète a dit vrai :

Quand Dieu frappe un grand coup, c'est par la main des Francs !

Tu voulais ma manière de voir sur cet intéressant chapitre ; je t'en fais hommage, mon cher directeur.

J.-M.-AMÉDÉE DENAULT.

M. H. LAPORTE, PRÉSIDENT DE L'ALLIANCE NATIONALE ET DE LA COMMISSION DES FINANCES DE MONTRÉAL

Vous me demandez mon avis sur l'avenir de la race Canadienne-française en ce 20e siècle. Restera-t-elle unie, forte, homogène, où se fondra-t-elle dans le pan-américanisme.

Je suis d'avis que la race Canadienne-française ne peut pas se fondre dans le pan-américanisme tant qu'elle suivra la voie qu'elle a suivie dans le siècle dernier ; si je considère que les 60,000 Canadiens qui peuplaient le Canada à l'époque de la cession, ont pu, à travers toutes les difficultés, abandonnés sans ressources, mais guidés par un clergé dévoué, ont pu, dis-je, prospérer et augmenter leur nombre au chiffre de trois millions, répandus dans toutes les parties du Canada et des États-Unis, occuper une position des plus enviables dans le commerce, les finances, l'industrie, la législation, la magistrature, etc., que ne devons-nous pas espérer aujourd'hui, organisés comme nous le sommes pour la lutte, sous la même direction sage, éclairée et dévouée d'un clergé qui comprend sa mission, avec toutes ces sociétés fraternelles de bienfaisance, comme l'Alliance Nationale, société que je citerai de préférence à toute autre puisque son but est essentiellement celui de l'union des catholiques parlant la langue française, pour leur progrès matériel et moral ?

Oui, la race Canadienne-française restera unie, forte, homogène car elle est noble, intelligente, respectueuse des lois religieuses et civiles et une race qui possède ces qualités à un si haut degré doit inévitablement quelque jour dominer.

Il vous appartient à vous, journalistes, d'aider cette belle œuvre d'union des Canadiens français, encouragez-les surtout à faire partie de ces belles associations où ils apprennent à s'aimer et s'aider mutuellement, et par là vous contribuerez puissamment à assurer à notre belle race, la force, l'union et l'homogénéité.

Bien à vous,

H. LAPORTE.

G.-A. DUMONT, PUBLICISTE

Nul n'est prophète en son pays, dit le proverbe.

Aussi, je n'essaierai pas de l'être. Mais il m'est bien permis d'avoir des espérances, et j'en ai des belles pour ma race.

J'espère voir, dans le cours de ce siècle qui commence, les Français du Canada prendre la prépondérance dans les provinces maritimes, s'emparer également d'une partie d'Ontario et du Manitoba. Je ne parle pas de Québec, car la population de cette province ne peut manquer de croître d'avantage, et cette croissance sera latine.

Pour dire ces choses, je m'appui sur l'histoire du pays qui me fait voir la marche ascendante des Français du Canada, et aussi sur les statistiques qui me démontrent l'étonnante natalité de ma nationalité.

Ma race restera ce qu'elle a toujours été, c'est-à-dire française. Et la place qu'elle occupera sera grande, car le sang qui coule dans ses veines est noble et généreux. Héritière des mœurs, des goûts, de la civilisation de la France, elle ne peut que jouer un rôle important en Amérique.

G.-A. DUMONT.

GERMAIN BEAULIEU, PLUBICISTE, PROFESSEUR

Les deux questions que vous me posez mériteraient un développement autre que les quelques pages que je vous adresse, et j'espère même qu'un écrivain auto-ri- risé en fera bientôt le sujet d'un volume qui aura sa valeur.

Si je réponds à ces questions, ce n'est pas tant l'attrait d'écrire que le sentiment du devoir qui m'y force : il n'est permis à personne d'omettre une occasion de parler à ses compatriotes.

"Qu'advient-il de la race Canadienne-française en ce XXe siècle ?" Sans être heureusement l'un de ces caractères qui ne se plaisent qu'à broyer du noir, je dois avouer que l'avenir, parfois, me paraît sombre. Non que je craigne la disparition de notre race : le sang gaulois a donné trop de preuves de sa force et de sa vitalité pour que j'entrevoie un doute aussi injurieux. Mais ce que je crains, c'est que, par la nonchalance des classes dirigeantes, et grâce au luxe qui envahit nos campagnes, nous perdions petit à petit ces mœurs austères et simples, ces traditions fécondes en sentiments patriotiques, cet amour enfin du foyer et du sol, qui seuls doivent bercer les nations à leur enfance et les préparer à la lutte que toute nation doit livrer pour s'établir en un coin quelconque de la terre. Il faut donc enseigner à nos frères à aimer ce qu'ils ont aimé et à craindre ce qu'ils ont craint. À aimer nos champs et nos forêts, notre histoire et nos temples ; à craindre le luxe qui amollit les caractères et les faveurs de ceux-là qui furent nos ennemis. Il faut leur enseigner que le Canada est notre pays, mais que notre patrie, c'est notre chère province de Québec ; il faut les engager à vivre en harmonie avec les races étrangères que nous coudoyons ; mais aussi les supplier de craindre ces races étrangères et de ne jamais se fondre avec elles ; il faut leur dire d'apprendre la langue anglaise, mais d'aimer et de parler cette belle et noble langue française qui est, pour ainsi dire, la base de notre nationalité. Et quand nos frères auront bien compris toutes ces grandes choses, oh ! alors, soyons sans crainte : le peuple canadien-français sera fort et glorieux, uni au dedans et respecté au dehors.

Mais, je le répète, c'est la classe dirigeante, ce sont les journalistes à qui il incombe d'instruire le peuple de ces vérités d'où écoule son avenir ; fasse le ciel que ceux-là ne l'oublient jamais.

Mais je m'arrête ici dans la crainte d'être trop long. Que de choses il y aurait à dire encore—et bien tristes !—à propos du dépeuplement de nos campagnes, de l'émigration de nos fils de cultivateurs vers les fabriques étrangères, de l'abandon de vieilles coutumes si simples, si poétiques !...

Quant à cette question : "Notre race se fondra-t-elle dans le pan-américanisme ?" Je n'hésite pas à dire non. Instinctivement, nous en avons horreur, et quand l'instinct parle le danger est évité. D'ailleurs, cet américanisme, pour qui l'étudie de près, commence à se désagréger de lui-même, de toutes